

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & A. JACQUES, Imprimeur. } Résidence, N. 177. r. St. Valier,

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la ligne. Toutes communications etc. pourront être laissées à notre bureau où, l'on peut, entr'autres rafraichissements, acheter le Fantastique.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 17 NOVEMBRE 1838.

No. 42

PARLONS UN PEU DE NOUS.—Le métier d'éditeur du *Fantastique* est bien, aujourd'hui, le plus abominable de tous les métiers que le ciel voit s'exercer sous son immense voûte ! Considérons un peu, entre nous, équitables lecteurs, et convenons que la tâche que j'ai entreprise est bien la plus infernale qui se soit jamais imaginée. Il faut que j'aie été fou, maniaque, enragé, pour avoir mis sur pied un journal tel que celui que j'arrache péniblement de mon cerveau chaque samedi. Lorsque ce brave garçon d'Hercule, de l'ancien tems, commença ses étonnans travaux, il y voyait une fin ; il apercevait au bout de la carrière qu'il se proposait de parcourir, un moment de repos, une foule pour applaudir, pour le choyer, pour le couronner ; il puisait dans l'accompissement d'un haut fait le courage qui le devait aider pour le suivant ; plus il marchait, moins il lui restait à faire ; mais moi, pauvre chien d'esclave, plus je vais moins j'avance ; mes travaux sont interminables et chaque jour plus difficiles ; chaque jour me voit maigrir, pâlir sous l'effort. — Il est vrai que je ne suis point un Hercule, mais du moins on avouera que le Canada n'est point non plus la Grèce, quoique les Turcs n'y soient point rares. Par exemple lorsque ce héros, dont je vous parlais d'abord, voyait les fameuses étables d'Augias, il vous prenait tout simplement un fleuve, vous les inondait, vous les nettoyait, vous les purifiait en un instant à faire plaisir ; c'était fini : on n'en parlait plus. Mais moi, pardonnez la comparaison, je vous en prie, depuis près d'une mortelle année je suis à répandre des flots tumultueux d'encre sur vos cerveaux pour en laver les travers ; impossible ; autant me vaudrait de prier le Saint Laurent de vouloir bien prendre la peine de monter sur le Cap et de passer, en s'en retournant, par la ville, d'en emporter tous les fous, la citadelle et les casernes ! — En vérité, en vérité je vous le dis, c'est désespérant.

Lorsque cet éternel vendredi arrive, ce qui a lieu régulièrement une fois par semaine, le *Fantastique* me poursuit comme un cauchemar, il ouvre ses huit pages béantes et me crie d'une voix affamée de lui servir son hebdomadaire repas. Je tâte mon pupitre, mon cerveau, ma boîte aux lettres ; rien ! rien dans mon pupitre, rien

dans ma boîte, et, ce qu'il y a de pire, rien dans mon cerveau ! et cependant il faut écrire, écrire, toujours écrire, éternellement écrire. Si par hasard je consulte mes amis ou leur demande des sujets, ils m'inondent à qui mieux mieux de conseils gratuits, d'avis charitables, mais d'aide point ; ils sont ou paresseux, ou effrayés, ou incapables. L'un me dit, "prenez bien garde maintenant de ne parler d'aucun Canadien sur votre journal, car dans un moment comme celui-ci l'on ne doit choquer ni faire allusion à personne ; il faut se rallier et ne faire qu'un." Un autre : "Je vous le dis en ami, ne soufflez mot d'aucun anglais, dans votre Fantastique, car à présent qu'ils ont la force en main, les lois à leurs services, ils ne manqueraient point de saisir le moindre prétexte pour arrêter votre publication." Un autre : "Ecartez de votre feuille tout ce qui n'appartient pas à la vie publique d'un homme, car sans cela vous ne vous ferez que des ennemis, la politique offre assez de sujets sans que vous soyez obligé de mettre en scène des personnes qui ne peuvent manquer de se trouver surprises et choquées d'être ainsi traduites au tribunal public." Un autre : "Je vous en prie, ne parlez point de politique dans un moment comme celui-ci. Nous avons assez de journaux politiques sans que vous vous en mêliez aussi ; il y a bien assez de la *Gazette* pour nous ennuyer ou nous effrayer sans que vous fassiez chorus, etc., etc., etc., etc."—Je conviens de tout cela, messieurs, mais, pour l'amour de Symes, Esq., dites moi je vous prie ce qu'il faut dire maintenant que Lord Durham est parti, lui qui était en Canada le palladium de la liberté de la presse, qui est elle-même le palladium de la liberté publique ; voulez-vous que je vous amuse par hasard aux dépens de Sir John Colborne ?—Non parbleu ; il vous enverrait de suite quatre mille hommes de troupes, la fleur de l'armée anglaise, cavalerie, infanterie, génie, artillerie, bombes, boulets, obus, mitraille, fusées à la congève et tout le tremblement et vous mettrait *subito* à feu et à sang, tirerait sur vous à boulets rouges, alors vous seriez bleu bien vite ; on passerait vos apprentis au fil de l'épée, réduirait votre imprimerie en cendres et en poudre, enverrait la police pour vous arrêter et les volontaires pour soigner vos effets ; non, non Sir John ne plaisante que lorsqu'il se crève un œil, ainsi n'en parlez point."

Que diable voulez-vous donc que je vous chante, maintenant que tous les sujets me sont ravis ou défendus ? si je parle du gouvernement, de la police, des volontaires, des employés publics on me honnit ; si j'en dis du mal on m'empoigne pour exciter, dit-on, le peuple à la révolte ; si j'en dis du bien, on m'empoigne encore pour exciter à la rébellion en jetant du ridicule sur l'administration ; si je donne les nouvelles vraies, d'après les journaux loyaux qui ne mentent jamais, on dit que c'est pour inspirer de la défiance ; si j'en invente on dit qu'elles sont fausses et qu'il faut punir ceux qui sèment de faux bruits quand ils ne les publient pas en anglais ; si par hasard j'allais parler du beau sexe, un murmure général de désapprobation s'élèverait contre moi, les dames m'accablent sans doute de coups de langues et les messieurs de coups de lances. Enfin je ne vois autour de moi que persécution, qu'aridité, que tristesse, qu'incarcérations, que pleurs, que regrets, que grincements de dents et cependant l'on a le cœur de me dire, de l'air du monde le plus sérieux, le plus dur : vous ne riez pas assez, riez, dansez, sautez, amusez-vous, essouffez-vous, desséchez-vous, faites vous mettre au cachot pour jouir de la perspective de quatre épaisses murailles, pour savourer un morceau de pain délicieux, pour déguster un excellent verre de l'eau la plus pure et la plus limpide, pour vous endormir au son joyeux et mélodieux des verroux et des serrures rouillées, mais au moins amusez-vous, faites-vous rire aux dépens des autres et de vous-même ; mais encore une fois égnyez-vous puisque vous êtes sur cette terre pour cela. Merci, merci chers lecteurs de la faveur que vous me faites, mais quant à moi je ne vois plus sur quoi parler, sur quoi gloser, et vous devez avouer qu'il faudrait avoir un cœur de Fouché pour oser rire de l'état où nous voyons le pauvre

Canada. Oh non, tout ce que j'ambitionnerai désormais sera d'amener dans vos yeux quelques larmes de regrets ; nous pleurerons ensemble, nous mêlerons nos sanglots et nos gémissements et si après tout nous ne sommes pas mieux, au moins serons-nous soulagés.

Vraiment depuis quelques années toutes les espérances se trouvent cruellement déçues et il semble qu'un mauvais esprit se soit emparé du pays pour y essayer tout le mal qu'il sait faire. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Durant tout le cours de l'été dernier je me réjouissais au fond du cœur à voir tous les préparatifs qu'annonçaient avec pompe presque tous les journaux. A les entendre ou plutôt à les croire on eût juré que des armées innombrables et silencieuses s'accumulaient autour de nous, que des armes terribles étaient entassées, que des munitions abondantes s'amoncelaient, se divisaient, se distribuaient ; que les cœurs se réchauffaient, que l'esprit de rébellion se répandait, s'insinuait rapidement ; je me frottai les mains d'avance et m'écriais : pour le coup nous allons avoir, à la fin, une bonne révolution, bien confectionnée, bien engraisée, bien arrosée ; nous ferons envie à la vieille Europe. Je voyais arriver l'hiver avec impatience ; j'étais tout prêt pour le grand bouleversement qui devait avoir lieu ; mon canif était affilé, mes plumes taillées, mon encre brillait et coulait à merveilles, j'avais déjà rassemblé tout ce qu'il fallait pour faire rouler, au premier signal, les phrases les plus redondantes et en même tems les mieux arrondies ; j'avais un brillant arsenal de mots énergiques et nouveaux ; j'avais un rempart de comparaisons puisées dans l'histoire des campagnes les plus glorieuses ; j'aurais voltigé de combats en combats, de victoire en victoire. Au jour du danger on m'aurait vu, le premier, annoncer, par des bulletins flatifs, les succès de la veille et prédire ceux du lendemain ; j'avais même des chants, des poèmes, des odes, des élégies martiales à la gloire de la patrie et même des épitaphes lugubres enjolivées de couronnes de lauriers, de flammes funéraires, de tête de morts et d'os en sautoir en l'honneur des héros martyrs de la liberté ; je m'étais déjà tout décidé à accepter la place de secrétaire d'état ou de ministre des finances de la république canadienne ; j'avais un portefeuille tout neuf à patente ; j'avais un imposant coffre-fort fermé par une serrure, d'invention moderne, au moyen de laquelle on peut tuer quarante voleurs à la minute et qui avait été faite pour le trésor des Etats-Unis mais dont les employés avaient été effrayés ; j'avais déjà préparé une liste des journaux que notre nouveau gouvernement devait saisir, conserver ou acheter ; j'avais jeté les yeux sur le journal officiel actuel comme méritant notre appui en récompense du dévouement dont il fait preuve envers toutes les administrations et j'avais déjà chargé son éditeur actuel de préparer les descriptions de tous les banquets qui devaient avoir lieu pour célébrer l'heureuse installation de la liberté, et, à l'emploi d'imprimeur de la nation j'eusse joint celui de dégustateur-général ; car je n'ai point encore adopté le préjugé vulgaire qui prétend qu'un homme qui ne pense qu'à manger ne peut penser à autre chose et je crois que la vieille idée, qui veut qu'un éditeur, qu'un écrivain en général soit maigre et fluet, est absurde ; aussi pour représenter dignement la prospérité qu'aurait promis le nouvel état de choses, nous aurions eu un homme gros, gras, toujours repu, toujours replet et menaçant à chaque pas d'éclater dans sa peau, nous eussions offert notre éditeur-prôneur comme l'emblème de l'abondance et l'image de notre administration. En un mot, j'avais fait mille préparatifs, j'avais conçu mille espérances plus brillantes les unes que les autres ; mais, hélas ! ce ne fut qu'un beau songe dont l'aurore ne laisse qu'un vague souvenir, qu'un inquiétant regret ; une rosée du printemps que le soleil disperse !

Avouez, chers lecteurs, qu'il est cruel de se voir ainsi ravir en un instant les joies et l'attente de toute une année ! Vraiment à tout considérer, vous ne pouvez me blâmer si je suis aussi triste ; qui peut ici bas, d'un œil serein, voir la tournure qu'ont prise nos affaires depuis quinze jours !

Voyez donc un peu où nous en sommes aujourd'hui pour n'avoir point, une fois

pour toutes, fait une bonne révolution de trois jours ! On s'amuse à des émeutes, à des promenades militaires, à des conspirations dont tout le monde connaît les finesses, à des associations secrètes dont le public est le confident, et nous voilà en 1838 plus reculé d'un siècle. Voilà le pauvre et innocent district de Québec confondu, noyé dans son coin, comme un véritable rebelle, et la chère province du Canada bouleversée, parcequ'il a pris fantaisie à ces farceurs de Nelson et Côte de venir chanter pouille à notre excellent gouvernement. Quand on fait tant que de se mêler d'une chose il faut la faire décentement ou n'y pas toucher. Messieurs Nelson et Côte peuvent être d'excellents esculapes dans leur genre, ils peuvent administrer admirablement pillules, potions, purgations, etc., etc., extirper cors et dents, couper bras et jambes, mais ils ne s'entendent nullement à couper le jarret ou la gorge à personne. Ils se croient, je suis certain, de bien grands génies maintenant, pour avoir lancé, au milieu de pauvres habitants qui croyaient en eux comme au messie, la déclaration d'un indépendance qu'il faut aller chercher on ne sait où.

D'abord ils font un vacarme épouvantable, renversent le chemin de fer, arrêtent un bateau-à-vapeur, prennent des prisonniers, s'emparent de villages, prononcent de grandes menaces à travers le Saint Laurent et à peine les troupes ont-elles traversé la rivière que ces messieurs traversent la ligne, laissant les malheureux habitans qu'ils ont trompés en leur promettant des montagnes de gloire et des choses étonnantes, à la merci d'ennemis qui brûlent, pillent, enchaînent, pendent à l'envi ! puis on redresse le chemin de fer ; on fait taire les tapageurs ; on remet en liberté les prisonniers ; on abandonne les villages auxquels la troupe met le feu pour se chauffer les doigts et tout rentre, comme disent les journaux anglais ; *dans l'ordre* ! Il y a bien quelques centaines d'hommes en prison, quelques autres centaines de massacrés, quelques milliers de familles sur la neige, sans feu, sans pain, sans habits ; quelques milliers d'autres en fuite, sans patrie et peut-être sans sympathie. C'est égal *l'ordre* est rétabli ! et l'on s'est amusé à faire une révolution ! et les volontaires y ont gagné six mois de paie et de gîte ! et le Canada s'est plongé plus avant dans l'abîme ! et les uns pleurent et les autres rient ! et le conseil spécial passe des lois spéciales ! et les feuilles publiées en anglais disent ce qu'elles veulent ; et les journaux français ce qu'ils peuvent ! Pauvre Canada, tu inspires tous les sentiments excepté celui de la joie !

Et cependant au milieu d'une semblable déroute on ose encore me crier : oh ! riez donc ! faites-nous donc rire ! — Ma foi riez tout seuls, insensibles plaisants ! quant à moi je m'enveloppe désormais dans le manteau d'Héraclite et je ne répons aux sourires gracieux des passants que par la plus épouvantable grimace. Je renonce à vous égayer, aussi long-tems que mon cher et malheureux ami, le docteur Rousseau, ne respirera point l'air pur et sain de la liberté ; car, vous le voyez on ne peut plus rien dire. Comme je l'écrivais plus haut, le métier d'éditeur du *Fantasque* est, de tous le plus abominable ; aussi je déclare que si on veut me recevoir comme colonel, ou major, ou capitaine, ou lieutenant, ou même caporal d'une compagnie de volontaires, je jette la plume aux orties jusqu'à ce qu'un soleil plus chaud vienne luire sur le Canada ; à défaut de ces places-là, j'accepterais même de Mr. Young, au pis aller, l'emploi d'homme de poire. Sinon je devrai continuer à tirer, comme devant, le fardeau dont je me suis chargé, à ourdir la pénible phrase, à entasser ligne sur ligne, paragraphe sur paragraphe, page sur page, numéro sur numéro, jusqu'à ce que l'inflexible destin se lasse de me persécuter et m'appelle du sourire et du ge-te à jouir en paix du bonheur et de la gloire que mes longs travaux m'auront mérités. C'est le sort que je ne vous souhaite pas. *Amen.*

Son Excellence Lord Durham nous a détaché un de ses attachés par voie extraordinaire, expressément pour nous donner de ses nouvelles. Nous pouvons donc au

urer les nombreux amis de Sa Seigneurie que sa santé est satisfaisante. Nous regrettons cependant d'apprendre que le poulx de Son Excellence est de plus en plus agité à mesure que l'inconstant (navire) s'approche de l'Angleterre ; sans doute que cette émotion provient de l'influence, de la sympathie du sol natal. Son Excellence aime beaucoup la lecture de Molière et ne peut s'empêcher d'admirer ces mois qu'elle répète sans cesse : *Que diable allais-je faire dans cette maudite galère!* Vraiment nous regrettons vivement la présence de Son Excellence dans ce pays où elle avait rétabli la tranquillité et où elle faisait la terreur des rebelles, car sitôt que Son Excellence eut levé le pied la révolte a levé le nez.

JUPITER FAIT SES FARCES.—Mr. Drolet, dont on n'entendait presque plus parler depuis quelque temps, vient de jouer, à deux braves militaires, un tour impayable. Je lui pardonne de bon cœur tout le chagrin qu'il m'a jadis causé, en faveur du bon sang que m'a fait la lecture de son espèglerie. Voilà quelques jours que, voulant se soustraire aux marques de tendresse que voulait lui témoigner l'administration, Mr. Drolet errait dans les campagnes cherchant un asyle pour un dieu tombé des nues. Il se rendit, selon la rumeur publique, chez un sien parent lui demandant hospitalité ; le chien de parent l'aurait, dit-on, prié de s'asseoir et, durant cet intervalle, aurait écrit un billet de logement adressé à monsieur le geôlier de notre ville et aurait chargé deux officiers de la milice Canadienne de lui en montrer le chemin.—“Oh! s'écria notre céleste monarque, en riant malicieusement dans sa longue barbe, vous pensez me tenir mais j'ai encore du foin dans mes bottes et mes poches sont pleines de poudre de prelimpimpin au moyen de laquelle en moins de rien je saurai composer un alcali volatil et fugitif et me rendre invisible.” Il vint, vit et se sauva. Mais n'empiétons point sur la relation. Les deux officiers, chargés de Mr. Drolet ou plutôt l'accompagnant, se disposaient donc à nous ramener le fugitif et à l'échanger avec le gouvernement contre de la reconnaissance, ils étaient déjà près de traverser le Saint Laurent lorsque Mr. Drolet, à l'aspect du beau fleuve, fut transporté du magnifique spectacle qui se déroulait devant lui. Il se livra soudain à une brillante improvisation sur la lune et sur les étoiles qu'il montrait à ses deux auditeurs ébahis. Tandis que nos deux excellents campagnards ouvraient deux grandes bouches, écarquillaient quatre grands yeux, allongeaient quatre oreilles-monstres, notre rusé Jupiter s'esquiva selon qu'il se l'était prédit.—As-tu vu la lune s'écrie l'un—Oui, répond l'autre, mais . . . qui, . . . quoi . . . je ne vois plus not' monsieur! et monsieur Jupiter court encore ; car les choses vont vite en Canada. et l'on peut voir encore les deux officiers de milice sur l'autre rive, dans la même attitude où il les laissa ; ils sont muets d'étonnement ; il n'y a pas à leur faire desserrer les dents. *Morale* : Le *Morning Herald* de Jeudi recommande de juger ces deux capitaines de milice, et termine ainsi : “point de sympathie par le temps qui court.” Echinez vous maintenant, messieurs, à ramener les fugitifs.

ENCORE DODGE ET THELLER.—Vraiment la police n'est pas si bête qu'elle en a l'air, et malgré tout ce que l'on disait du départ prétendu des deux fugitifs il paraît bien certain aujourd'hui que la police disait juste quant elle assurait que les deux escaladeurs de murailles étaient encore dans l'intérieur de celles de Québec. Il est presque certain, maintenant, du moins si l'on en croit les journaux anglais qui ne mentent jamais, que Messieurs Dodge et Theller ou Theller et Dodge, (je ne sais pas au juste leur raison de commerce,) sont parvenus aux Etats-Unis ; mais qu'au lieu d'être partis voilà un mois, comme le vulgaire se l'imaginait, ils n'ont quitté notre ville que ces jours derniers, emmenant avec eux deux autres personnes et quatre chevaux. La police, qui est une fine mouche, allez, eut vent de l'escapado presque aussitôt qu'elle avait eu lieu et se mit immédiatement et aussi promptement

que possible à la poursuite des quatre fuyards. Comme on pouvait s'y attendre elle ne tarda pas à revenir à son poste ramenant avec elle les quatre. . . . devinez. . . les quatre. . . . voyons, vous ne devinez pas? . . . les quatre. . . . je vous le donne en trois. . . . une, deux, trois, . . . les quatre. . . . *do you give it up?* . . . les quatre chevaux qui avait eu la déloyauté de porter les quatre rebelles hors des lignes. On espérait, par le moyen de ces animaux, découvrir le fil de cette conspiration; on retint donc au bureau de police les quatre nobles quadrupèdes auxquels on fit subir plusieurs interrogatoires consécutifs; ces animaux avaient été sans doute assermentés et appartenaient peut-être à quelqu'une des sociétés secrètes que notre ville possède en son sein, car il n'y eût pas moyen d'en rien tirer. On alla jusqu'à les menacer de mettre leur esprit à la torture en les obligeant d'expliquer un des jugemens que rendent Messieurs Scmes, Chouinard, Cazcau et Cie. à la cour des commissaires, mais cela même fut inutile et l'on se vit réduit à les remettre entre les bras de leur maître, qui les embrassa tendrement et leur donna un double picotin d'avoine pour les remercier de leur discrétion. La vertu obtient presque toujours ici bas sa récompense, aussi est-ce d'après ce principe que chaque homme de police reçoit un écu par jour.

The bloodthirsty patriots! (LES SANGUINAIRES PATRIOTES.)—Mr. Ellice, au retour de sa captivité a dit (et il faut bien le croire puisqu'il est le *Herald* de Montréal qui l'avance) que les patriotes sont une bonne pâte de gens, *a good sort of people* et que son opinion est que les "loyaux" ont été la cause de la première rébellion aussi bien que celle de l'insurrection actuelle. Le même journal met un aveu semblable dans la bouche de Mr. C. Buller. Nous avons de la peine à croire cela du dernier; car ce serait par trop gentil de sa part. Ne serait-il pas fort drôle néanmoins si Lord Durham allait dire la même chose en Angleterre? Eh! nous voyons ici-bas tant d'étonnantes choses que cela pourrait fort bien arriver.

ET L'ON SE PERMET DE RAISONNER.—J'ose me regimber contre l'improbabilité malgré tout le respect et toute la vénération que je ressens pour les journaux de Montréal, pour leur tout aimables confrères de Québec et pour leurs cent-et-un correspondans qui vont pêcher leurs informations sans doute au milieu des bonnes femmes du marché dont la terreur et les mille absurdes caquets se communiquent dans leurs épîtres, puis servent à ériger de lugubres colonnes de journaux, puis sont colportés avec corrections, revisions et surtout additions dans les demeures des citoyens paisibles où elles répandent la stupeur et la défiance. D'abord je me permettrai de demander ce que sont devenues toutes les personnes que les patriotes ont massacrées selon ce que disaient, au premier moment de troubles, les aimables journaux qui se plaisaient à jeter de l'eau sur le feu en appelant de terribles vengeances, d'affreuses représailles sur les auteurs de tous ces meurtres? au premier bruit, les insurgés auraient égorés onze personnes, dont une sous les yeux, aux côtés même de sa femme, une autre l'aurait été en défendant la chambre conjugale de son gendre, un enfant dans les bras de sa mère et mille horreurs dont les détails font frémir, mais dont la vérité perd heureusement chaque jour de l'horreur dont on l'avait enveloppée, d'après tous les rapports nous ne pouvons encore compter que Walker, qui fut tué, dit-on, en défendant sa maison; McAllister et quatre volontaires auraient succombé à Odeltown et quelques autres, soit soldats, soit volontaires en diverses escarmouches. Il est vrai que quelques messieurs ont à se féliciter d'avoir la vie dure car nous voyons aux uns deux balles dans le corps, à d'autres quatre, à d'autres cinq; dans quelles affaires et en quelles occasions, on ne le dit pas et cepen-

dant après tant de cruautés, de massacres, de pillage, voici Messieurs Ellice, Norval, Ross et autres qui disent avoir été bien traités et qui appellent "les rebelles, les brigands, les voleurs, les maraudeurs, les pirates, les assassins selon les jolis noms que leur donnent leurs ennemis," *a good sort of people!*

Quant à nous nous sommes impatient de voir tout rentrer dans l'ordre et c'est avec beaucoup de regret encore à cette occasion que nous sommes fâché de voir la véridique presse se contredire elle-même. D'abord à Napierville il ne devait pas en échapper un seul et cependant à peine les journaux s'écrient-ils que tous les rebelles sont ou prisonniers ou rentrés dans l'ordre, que d'un côté l'on en voit surgir huit cents sur les hauteurs de Boucherville, huit cents à Prescott, etc. etc. Vraiment un pareil état de choses est inquiétant et il est fâcheux de voir que l'on ne met pas plus de circonspection à répandre les nouvelles les plus alarmantes sur de simples *on-dits*. Il eût mieux valu ne rien dire que d'avoir à contraindre, car si vous avez failli une fois, quelle garantie avons-nous que vous ne péchiez pas deux fois?

Hu donc! Le docteur Nelson vient de déclarer le Canada indépendant et l'absout de toute allégeance avec la Grande-Bretagne. Par compensation le *Morning Herald* déclare la déchéance du ministre colonial qu'il qualifie de "complet imbécile."

On nous dit que la police a découvert chez le Docteur Rouseau, entr'autres instruments de mort UN MORTIER!!! (*) chargé jusqu'à la gueule!!!! . . . de pillules!

UNE PARTIE DE PLAISIR A DIEPPE.

Dieppe, la ville suprême aux bains, aux Anglais et aux promenades, était avant-hier toute en émoi depuis les pieds jusqu'à la tête. — C'était un tourbillon de mouvement à étourdir les oreilles les plus aguerries. — Dieppe s'était endimanchée. — Dieppe avait mis ses gants blancs et son habit le plus *muguellment* coupé. — Dieppe s'était friéc, pommalée; elle avait sorti, la bonne ville, tous ses trésors, toutes ses richesses, toutes ses bizarreries.

Aussi il fallait voir sur la place, sur le port et dans les rues, comme la foule ruisselait et comme les chevaux, petits et grands, sans exception d'âge ni de métier, chevauchaient par toutes les issues.

— Qu'y a-t-il donc, s'il vous plaît? Pourriez-vous me dire où va tout ce monde? — Y aurait-il, par hasard, une nouvelle colonne élevée? — Du tout.

— Serait-ce une fête patronale, paroissiale, ou tout ce que vous voudrez? — Du tout.

— Qu'y a-t-il donc? une course, un steeple chase? Pourquoi tous ces chevaux sellés, toutes ces voitures attelées, tous ces piétons sanglés comme des mulets, toute cette foule en grande tenue, tous ces élégans en toilette? — Nécessairement il doit y avoir pour le moins quelque nouvelle ruine déterrée à neuf.

Pendant qu'un innocent voyageur, qui venait dans la ridicule prétention de prendre des bains, faisait à tout venant mille questions assez naturelles, s'approcha de lui un homme qui tenait par la bride une espèce de bête étique, plus maigre que ne le fut jamais la pauvre *Rosinante*, et boitant de trois pieds sur quatre, ce qui paraissait gêner tant soit peu la fougue de son allure.

— Monsieur, dit-il au voyageur, c'est le dernier qui me reste, le dernier de cinquante-sept chevaux. — Le voulez-vous?

—En tout cas l'on ne dira pas : aux derniers les bons, dit le voyageur. A quoi voulez-vous que me serve votre animal ?—A aller là-bas, pardieu ! C'est parce qu'il boite ? il ne faut pas y faire attention ; pendant les deux premières lieues ça gêne un peu, mais on s'y fait ensuite.—Je vous le laisserai à bon marché pour en finir, 50 fr. jusqu'à huit heures ce soir.—Je vous assure que j'y perds, c'est donné.

—Mais encore une fois pour aller où ?—Mais là-bas, pardieu !

—Où, là-bas ?—Où ce que va tout ce beau monde si brillamment ficelé, donc.

—Cet homme a un dialogue atrocement vexatoire, pensa le voyageur. Et il essaya un dernier moyen, son *ultimatum*.

—Eh bien ! où va tout ce beau monde ?—A Saint-Martin-le-Gaillard.

—Qu'est-ce que c'est que Saint-Martin-le-Gaillard ?—Le village à 5 lieues d'ici : c'te bête vous y mènera comme un charme pour 50 francs jusqu'à huit heures.

—Au diable, vous et votre rosse, dit le voyageur ; il paraît que je ne saurai absolument rien.

Et la foule passait, et les voitures attelées de chevaux de poste roulaient au grand galop, et des nuées de cavaliers s'échelonnaient sur la route comme des corbeaux en voyage.

Notre voyageur s'accouda à un pan de mur, et voyant une aubergiste qui, comme lui, regardait passer, il s'apprêta à lui réitérer ses questions.

—Où va tout ce monde, lui dit-elle, et pourquoi ce remue-ménage ?—C'est aujourd'hui le grand jour.

—Bon ! pensa le voyageur, en voilà un qui va recommencer le même métier que l'autre !—Quel grand jour ?—Oui. . . c'est aujourd'hui que cette ignoble famille, le père, les deux fils et le gendre . . . vous m'entendez . . . tout y passera. C'est pain bénit que de raccourcir ces gaillards-là.

—Comment ! s'écria le voyageur, c'est pour aller se ranger autour d'un échafaud que toute cette foule court en gaites blanches et en toilette si recherchée, avec le sourire aux lèvres et l'insouciance au cœur.—Comment ! c'est pour voir tomber trois têtes que cette foule se rue ainsi sur la grand-route !—Quatre, si vous voulez bien, dit l'aubergiste. En effet, à deux heures de l'après-midi, sur la place de Saint-Martin-le-Gaillard, quatre têtes tombaient sous le couteau de la justice ; quatre suppliciés montaient les marches de l'échafaud !—et c'était pour voir cette quadruple exécution, que Dieppe s'était revêtu de ses plus beaux habits, qu'à vingt lieues aux environs les paysans laissaient leurs charrues et leurs travaux, et qu'il y avait enfin grand jour de fête.

C'était une partie de plaisir comme une autre, un spectacle en plein air.—Il y avait beaucoup de monde, et, comme disaient les habitans de Pendoit ;—*société nombreuse et chrétie*.— Quel moral enseignement que la guillotine !

✎ Afin de satisfaire en quelque sorte aux demandes réitérées qui nous sont faites, des numéros de la *première série* du FANTASQUE, nous nous sommes décidés à les réimprimer si nous pouvons obtenir un nombre de signatures suffisant pour payer les frais d'impression. Voici sous quelles conditions. Nous publierons toute la matière originale contenue dans les *dix-huit premiers numéros*, en un pamphlet in-8vo., format actuel du Fantastique, et qui pourrait se relier en un seul volume avec les numéros de la seconde série. Ce plan conviendrait probablement à tous ceux qui se proposent de conserver le journal. Le prix en serait d'un écu. Les personnes qui désirent y souscrire sont priées de faire passer leurs noms à nos agens les plus près. Nos agens de la campagne sont priés en conséquence de nous faire parvenir aussitôt les signatures, qu'ils pourraient recueillir. L'ouvrage serait livré sous un très court délai.